

Québec français



Le monde est bien trop pareil

André Gaulin

Number 69, March 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45173ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

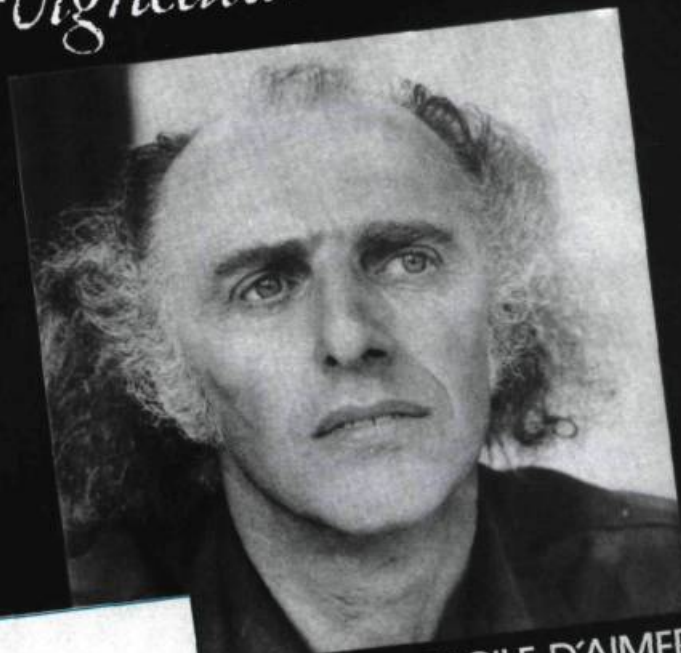
Cite this article

Gaulin, A. (1988). Le monde est bien trop pareil. *Québec français*, (69), 90–92.

LE MONDE EST BIEN TROP

andré gaulin

gilles
vigneault



QU'IL EST DIFFICILE D'AIMER

DUBOIS



L'année 1987 a vu une remontée de la chanson québécoise. Même si l'on n'a pas encore accès à Joe Bocam, Jean Leclerc... de nombreux microsillons sont parus. *Québec français* (n° 67) a déjà parlé de Michel Rivard (*Un trou dans les nuages*) ou de Serge Fiori. Signalons ici, entre plusieurs titres, trois auteurs.

Un Claude Dubois las. Là.

Simplement intitulé *Dubois*, le dernier microsillon de Claude Dubois paru aux Éditions musicales Pinguin (PN 108) offre une pochette bien conçue : à l'avant, un Dubois détendu, bras croisés, allongé sur l'asphalte, la tête appuyée sur une roue de moto ; au revers, coupant le générique, l'illustration d'une société de pingouins. Le tout renvoie bien à la chanson « *Beau client* » où l'artiste est désespéré par une société qui dévolue dans le statu quo : « J'ai de la musique sur les cordes ° Qui retiennent (les) pantins aux étoiles ». Il faut donc imaginer un héros

The image displays three book covers from the 'Les 100' series, arranged diagonally. The top-left cover is for 'Chansons traditionnelles avec Jacques Labrecque', featuring a black and white portrait of Jacques Labrecque. The top-right cover is for 'Gilles Vigneault Les 100', featuring a black and white photograph of a coastal landscape with water and islands. The bottom cover is for 'Géographie sonore du monde francophone du Canada' by Jacques Labrecque, featuring a black and white photograph of a cross in a landscape. Each cover includes a small logo in the top right corner.

atteint le cri dans « Lettre à l'univers » chantée des hauts-mâts, à l'octave, unissant microcosme (« Je ne regarde plus couler le temps ° Dans mon verre ») et microcosme (l'univers). Toutes âmes qui vivent sont « sur le même Vaisseau » qui peut couler avec le temps. Ce texte, comme les autres, est bien écrit (voir « Maison sur la planète ») et interpelle le destinataire. Juge-t-il Dubois « Comme un voyou » que le chansonnier le rappelle à son propre jugement sur lui-même et le renvoie à son cœur. Car le temps pourrait bien couler comme coule un navire porteur d'un rêve : c'est ici que « le Vaisseau d'or » de Nelligan, bellement mis en musique, paraît porter autant la représentation d'un futur collectif que l'ambiguïté de l'absolu rêvé : « Y a plus personne de déguisé en oiseaux ° Qu'on appelait des anges ° Y restent que des petits robots ° Qui pensent » (« Tu peux pas »). Le monde se défait « Jusque dans (son) lit » (« Lettre à l'univers ») et l'architecture d'une nouvelle ordonnance n'existe pas. Pas encore. Un Dubois dérangé, dérangeur, stimulant.

Le dernier Gilles Vigneault *Les Îles* (Le Nordet, GVN 1015) nous ramène lui aussi à la « suite du monde ». Mais c'est plus l'artiste en retrait avec lui-même (« les Îles de l'enfance »), en quête de l'ère médiévale dont il provient par sa manière (« le Danseur »), ou cherchant encore le viatique de l'amour : à ce titre, le poème « Si tu n'es plus » repris à Victor Hugo illustre l'artisan de la rime et la sonorité belle et tellement aérienne des vastes espaces inhabités de l'auteur. Quelque chose d'ancien dans l'élégance, un certain maniérisme (« Printemps »), une attention à la nature (« la Chanson de l'eau ») et le bonheur de certains refrains (« C'est en remontant la rivière ° Qu'on apprend le fil de l'eau », « la Découverte ») marquent le microsillon. Avec aussi ce nez indien de « Tit-Mand Tout-Faire » qui devient albatros dans la ville prenant sémantiquement toute la place. C'est pourquoi le poète rêve au retour dans l'œuf, une île ovide qui l'attend « sur la mer atlantique ° (...) Avec trois arbres squelettiques ° Et trente pas de sable blond ». Cette chanson éponyme, gâchée un peu par son introduction musicale bruyante, finit par retourner à l'air si typique de Vigneault, une mélodie harmonieuse, à la fois mélancolique et sereine, à son meilleur « Dans les paysages ». Cette mélodie des « *Îles* » reste au beau fixe, en plein large, avec les variantes presque monocordes du vent, de la mer, du large, musique que Vigneault partage avec Robert Bibeau. Ce son se rapproche en partie de la complainte et ceux qui aiment Vigneault le reconnaîtront même s'il ne s'y trouve pas la fougue du « soulier dansant » de « la Musique ». Cette dernière pièce, monologue et *reel* (sous la manière Gaston Rochon), renvoie à l'œuvre totale de Vigneault. Qui veut comprendre davantage l'accalmie sonore n'a qu'à se rapporter à l'album double *Qu'il est difficile d'aimer* (CBS 22090), un Vigneault advenu aux siens en transitant par Paris ! Bel album en vérité de celui, amant, qui aime même d'amour l'amour (« Je ne dirai plus »). « La Complainte » précisément, explicite de la poétique du troubadour avec « les Gens de mon pays », éclaire l'œuvre, la renvoie au collectif (« Souvenez-vous que je me nomme ° En essayant de vous nommer ») et l'interpelle : « En voulant tromper ma fatigue ° L'ennui, la peur, la nuit, le froid ° J'ai chaussé d'un pied maladroit ° Le soulier vivant de la gigue ». Sommes-nous débarqués de l'Histoire ?

Inlassablement, Jacques Labrecque poursuit son travail sur la géographie sonore du Québec. Le dernier disque paru « *Géographie sonore du monde francophone du Canada* (Patrimoine 18011, C.P. 148, les Éboulements en Charlevoix, Québec, G0A 2M0) livre des chansons traditionnelles recueillies dans le Canada français (Acadie, Manitoba, Ontario, Québec). Il faut noter la beauté de la pochette avec illustration de Michelle Duquette, la qualité du feuillet double d'accompagnement où figurent musique et notes explicatives, la variété des interprétations musicales. Ainsi trouve-t-on quelques classiques populaires dont « Ah ! toi belle hirondelle » ou « En montant la rivière » et quinze autres chansons traditionnelles que Jacques Labrecque, tour à tour, enjôleur, sarcastique, lyrique, gouailleur rend superbement. Dans *Chansons traditionnelles* (PAT. 18010), Jacques Labrecque donne au public dix chansons, jusque-là inédites, enregistrées en 1960. On y retrouve un interprète magnifique accompagné à la guitare par Tony Romandini et la seule version de « Au bord de la fontaine », une variante bretonne de « À la claire fontaine », vaut l'achat. Pour ce microsillon aussi, la présentation est étudiée et l'ensemble des notes sont de précieux atouts pour l'utilisation scolaire de ces disques. Entreprendre une telle œuvre à son corps défendant relève du courage et de l'enthousiasme.

Et le reste

Signalons en terminant un « *Charlebois/volume un* » où des succès devenus classiques ont été ré-orchestrés. On peut y ré-entendre avec bonheur « Demain l'hiver », « Ordinaire », « le Mur du son », « Lindberg », « les Ailes d'un ange »... Dans la ligne du « ressouvenir » (Sylvain Garneau), signalons encore un « *Hommage à Beau Dommage* » (Audiogram, Trans-Canada AD/AD4-70001) et « *Tout comme au jour de l'an*, le dernier paru du groupe enthousiaste et talentueux de « la Bottine souriante » (Les Disques mille pattes, MP 2035). Enfin, pour ceux qui ont voulu noter, à partir du classique « Frédéric » de Claude Léveillée, McDonald nous en dit long (et court) sur sa vision planétaire quand « il se fout des galaxies » pour se contenter de son McDo : à chacun sa proie. Justement, dans la prochaine chronique, pleins feux sur Julos Beaucarne qui a chanté à l'université Laval (Marguerite Yourcenar s'y trouvait aussi) à l'automne 1987 et qui vient de produire un remarquable album double (et un livre du même titre) : *J'ai 20 ans de chansons*, Blue Silver 8263/4.



Un de nos premiers gestes quotidiens est celui de jeter un coup d'œil à la fenêtre pour constater les conditions du temps. Pour nous, Québécois, qui vivons sous des climats saisonniers relativement diversifiés, la météo alimente, au-delà du simple désir de la prise de contact, une foule de conversations. Les éléments et phénomènes météorologiques naturels sont si variés qu'ils s'illustrent par un vaste lexique populaire qui ne naît pas de la génération spontanée, mais au contraire trouve souvent son origine dans le vieux fonds dialectal français.

Poudrerie, née de la poussière...
d'eau

Toutefois, un mot comme *poudrerie* est un bel échantillon de création sémantique québécoise, formé à partir du sens ancien, en français, du verbe *poudrer* « dégager de la poussière », mais plus spécialement « de la poussière d'eau soulevée par l'action du vent sur les vagues » (*boudrin* ou *embruns*), ce dernier sens ayant d'ailleurs été relevé, au Canada, par le père Potier en 1743. Les premiers lexicographes français qui remarquèrent le mot insistaient sur l'analogie de la poudrerie avec la poussière en notant qu'elle « s'introduit par les ouvertures les plus petites dans l'intérieur des habitations ». Le mot a été répertorié, dans le sens qu'on lui connaît de « neige très fine soulevée en rafale par le vent », une première fois dans un ouvrage de référence français (*Larousse* de 1865) qui le présente comme une réalité typique à Terre-Neuve : « neige très fine qui tombe fréquemment à Terre-Neuve [...] ». Ceci indique que le mot a probablement été recueilli dans un récit de voyageur et faussement interprété, puisque ce phénomène météorologique n'est pas, on le sait, particulier à la région. L'erreur fut reprise par Guérin dans son *Dictionnaire*

des dictionnaires (1886). Le *Bescherelle* de 1892 reprend pour sa part la définition mais, cette fois, en laissant tomber toute référence géographique. Ce qui pourrait malheureusement laisser croire que le mot, dans l'acception ci-dessus mentionnée, fait partie de l'usage des Français de France. Toutefois, les dictionnaires se sont corrigés depuis et nous en reconnaissons la « paternité » et l'exclusivité par la mention « Canada ».

Et la bordée nous vient
du grand large

Le vocabulaire maritime a pu parfois influencer le lexique québécois dans le domaine de la météorologie. Le mot *bordée* « grande quantité de... », dérivé de *bord*, en est un exemple. Cet emploi est à mettre en rapport avec le sens français de « décharge simultanée des canons d'un même bord ». On le trouve également en Saintonge, dans un sens similaire au nôtre, mais appliqué à une grande quantité de pluie ou de grêle. Un Québécois ne dira jamais *bordée de pluie*. Le mot *accalmie* s'est également introduit chez nous, semble-t-il, à la faveur d'un petit vent de mer. En français général, on le relève, avec la mention *Mar.* (vocabulaire de la marine), sous l'acception de « calme passager de la mer ; arrêt du vent ». Chez nous, une accalmie est le plus souvent un phénomène « terrestre », qui réfère à un apaisement au cours d'un orage ou d'une tempête de neige.

Il pleut, il mouille,
c'est la fête à la grenouille

À propos de notre fameuse expression *il mouille à siaux*, il faut savoir qu'en France on dira que *la pluie tombe à seaux* ou qu'il *pleut à seaux*. La pronon-